

BEST-SELLER INTERNATIONAL N°1

SYLVIA DAY

Regarde-moi

La série *Crossfire*



Il est ma drogue,
je suis son obsession...



Sylvia Day

En tête de liste du *New York Times*, Sylvia Day est l'auteure best-seller, de renommée internationale, d'une vingtaine de romans primés, vendus dans plus de quarante pays. Numéro un dans vingt-huit pays, ses livres ont été imprimés à des dizaines de millions d'exemplaires. La société Lionsgate a acheté les droits télévisés de la série *Crossfire*.

Rendez-lui visite sur son site : www.SylviaDay.com, sa page Facebook : [Facebook.com/AuthorSylviaDay](https://www.facebook.com/AuthorSylviaDay) et sur son compte Twitter : [@SylDay](https://twitter.com/SylDay)

Regarde-moi

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Grand format

LA SÉRIE CROSSFIRE

- 1 – Dévoile-moi
- 2 – Regarde-moi
- 3 – Enlace-moi
- 4 – Fascine-moi

LA SÉRIE GEORGIAN

- 1 – Si vous le demandez
- 2 – Si vous aimez jouer
- 3 – Si vous m'embrassez
- 4 – Si vous me provoquez

Mariée à un inconnu
Amours scandaleuses

Poche

Sept ans de désir

N° 11145

LES ANGES RENÉGATS

0.5 – Sombre baiser

Numérique

1 – Une note de pourpre

N° 10888

2 – Désir sauvage

N°10930

LA MARQUE DES TÉNÈBRES

1 – L'ange ou le démon

N°11305

LES SHADOW STALKERS

1 – Absolument toi

Numérique

2 – Pas sans toi

Numérique

3 – Toi ou rien

Numérique

4 – Juste pour toi

Numérique

Rejoins-moi à Vegas

Numérique

ANTHOLOGIES

Incitations au plaisir

N°11156

Avec ou sans uniforme...

N°11186

Avec ou sans escort...

N° 11470

SYLVIA DAY

Regarde-moi

La série *Crossfire*

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Agathe Nabet*



Retrouvez l'univers de la série *Crossfire*
sur www.facebook.com/devoilemoi
et www.trilogiecrossfire.com, le blog officiel de la série

Titre original
REFLECTED IN YOU

Éditeur original
The Berkley Publishing Group,
published by the Penguin Group (USA) Inc.

© Sylvia Day, 2012

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2013

*Je dédie ce livre à Nora Roberts,
source d'inspiration et modèle.*

1

J'aimais New York avec passion. Sa vitalité, son énergie, son rythme, sa démesure, son goût du paradoxe, cette espèce de vibration colorée qui en faisait une ville à nulle autre pareille.

Et l'incarnation vivante de ce dynamisme, de cette ambition sans bornes et de cette puissance unique venait de me régaler de deux prodigieux orgasmes.

Je jetai un coup d'œil aux draps froissés et je soupirai de plaisir au souvenir de nos ébats. Les cheveux encore mouillés au sortir de la douche, je ne portais en tout et pour tout qu'un drap de bain alors que j'étais supposée être au bureau une heure et demie plus tard... De toute évidence, j'allais devoir réaménager mon planning pour tenir compte du temps consacré aux ébats sexuels matinaux si je ne voulais pas courir perpétuellement, car dès le réveil Gideon Cross était prêt à conquérir le monde, et il adorait commencer par exercer sa domination sur moi.

Juillet approchait et la température commençait à grimper sérieusement. J'optai donc pour un pantalon de lin et un chemisier sans manches d'un gris pâle assorti à mes yeux. N'ayant aucun talent en

matière de coiffure, je me contentai d'attacher mes longs cheveux blonds en queue-de-cheval, puis passai au maquillage. Une fois présentable, je quittai la chambre.

La voix de Gideon me parvint à l'instant où je posai le pied dans le couloir. Je me rendis compte qu'il était en colère. Sa voix était sourde et sèche. Gideon perdait rarement son sang-froid... sauf quand je le déstabilisais. Dans ces cas-là, il haussait le ton, jurait, et se ratissait nerveusement les cheveux. Cependant, la plupart du temps, c'était un modèle de maîtrise. Du reste, pourquoi aurait-il élevé la voix alors qu'il lui suffisait d'un regard ou d'une remarque bien sentie pour que ses interlocuteurs se mettent à trembler comme une feuille ?

Je le trouvai dans son bureau. Il tournait le dos à la porte, un récepteur bluetooth coincé dans l'oreille. Les bras croisés, le regard fixé vers la fenêtre de son penthouse surplombant la Cinquième Avenue, il semblait très solitaire – un individu coupé du monde qui l'entourait et cependant suprêmement capable de le diriger.

Je m'appuyai au chambranle pour savourer le spectacle fort agréable qui s'offrait à moi, en l'occurrence sa silhouette qui se découpait sur un vertigineux décor de gratte-ciel. Il portait le pantalon et le gilet d'un costume trois pièces hors de prix – tenue qui ne manquait jamais de m'émoustiller parce qu'elle mettait en valeur ses fesses musclées et sa carrure.

Un immense collage de photos de nous deux disposées autour d'un cliché de moi très intime, capturé durant mon sommeil, était fixé à l'un des murs. Les autres photos avaient presque toutes été prises par les paparazzis qui suivaient

le moindre de ses déplacements. À seulement vingt-huit ans, Gideon Cross, fondateur et P.-D.G. de Cross Industries, était l'une des personnes les plus riches du monde. Je le soupçonnais de posséder une bonne partie de Manhattan, et je savais sans l'ombre d'un doute que c'était l'un des hommes les plus séduisants de la planète. Je savais aussi qu'il avait des photos de moi partout où il travaillait, comme si me contempler pouvait être aussi agréable que de le contempler lui.

Il se retourna lentement et je me retrouvai prise au piège de son regard bleu. Bien entendu, il avait perçu ma présence. Dès que nous étions dans la même pièce, l'atmosphère se chargeait d'électricité et d'une tension larvée rappelant le silence qui précède un coup de tonnerre. Il avait probablement laissé passer à dessein quelques secondes avant de me faire face, m'offrant ainsi l'occasion de l'admirer à loisir parce qu'il savait que j'adorais cela.

M. Noir Danger. Rien que pour mes yeux.

Seigneur... jamais je ne m'habituerai au choc que ce visage produisait sur moi. À ces pommettes sculptées, à ces sourcils aile de corbeau, à ces yeux bleus frangés de cils épais, à ces lèvres aussi sensuelles qu'insolentes. J'aimais lorsqu'elles se relevaient sur un sourire coquin, et me raidissais quand elles formaient un pli sévère. Et quand elles se promenaient sur mon corps, je m'embrasais purement et simplement.

Non, mais écoute-toi, ma pauvre fille.

Je ne pus m'empêcher de sourire en me rappelant l'ennui profond qui s'emparait de moi lorsque mes copines décrivaient leur petit ami avec de grandes envolées lyriques. J'avais bonne

mine, moi qui passais désormais mon temps à m'extasier devant le physique de l'homme compliqué, irritant, perturbé et irrémédiablement sexy dont j'étais chaque jour davantage amoureuse.

Tandis que nos regards se croisaient, son froncement de sourcils ne s'atténa pas plus que le feu roulant de propos peu amènes qu'il déversait sur son malheureux interlocuteur, mais la froide irritation au fond de ses yeux céda peu à peu la place à une flamme ardente.

Dès qu'il me voyait, il se métamorphosait. J'aurais dû y être habituée à présent, eh bien, non, j'étais chaque fois prise de court. Ce regard exprimait la force et la profondeur du désir que je lui inspirais – et qu'il assouvissait à la moindre occasion –, mais m'offrait aussi un aperçu de sa volonté dans ce qu'elle avait d'inflexible et d'inébranlable. Tout ce que Gideon faisait était marqué du sceau de la puissance et de l'autorité.

— Samedi, 8 heures, conclut-il avant de se débarrasser du récepteur qu'il posa sur le bureau. Viens par ici, Eva.

De nouveau je frémis. Il avait prononcé ces quelques mots du ton mordant qu'il employait pour m'ordonner de jouir lorsque j'étais sous lui... qu'il m'emplissait... et que je m'efforçais de lui obéir...

— Pas le temps, champion, répliquai-je avant de battre en retraite dans le couloir.

Je connaissais mes faiblesses. Quand elle prenait cette tonalité rauque, sa voix avait quasiment à elle seule le pouvoir de me mener à l'orgasme. Et il suffisait qu'il me touche pour que je lui cède.

Je filai en direction de la cuisine.

Je l'entendis grommeler, puis il s'élança à ma suite, me rattrapa en quelques enjambées, et je me retrouvai plaquée contre le mur du couloir.

— Tu sais ce qui se passe quand tu t'enfuis, mon ange, murmura-t-il avant de me mordiller les lèvres, puis d'y passer la pointe de la langue. Je te rattrape toujours.

Je laissai échapper un soupir d'heureuse reddition et mon corps s'alanguit de plaisir au contact du sien. J'avais si constamment faim de lui que c'en était physiquement douloureux. Ce que je ressentais allait bien au-delà du désir. Aucun autre homme avant lui n'était jamais parvenu à me faire éprouver quelque chose d'aussi profond, d'aussi rare. Si un autre que lui avait tenté d'utiliser son corps pour s'imposer à moi, j'aurais paniqué. Cela n'avait jamais été un problème avec Gideon parce qu'il savait de quoi j'avais envie et ce que j'étais en mesure d'accepter.

Il me gratifia d'un sourire aussi soudain qu'étincelant, et mon cœur cessa un instant de battre.

Il frotta le bout de son nez contre le mien.

— Tu n'as pas le droit de me sourire comme tu l'as fait, puis de te sauver. Dis-moi à quoi tu pensais quand j'étais au téléphone.

J'affichai une expression ironique.

— Je me disais que tu étais vraiment très beau. Ça m'arrive tout le temps, c'est écœurant. Il va falloir que j'entame une cure de désamour.

Il glissa la main au creux de mon dos, m'attira plus près de lui et ondula du bassin. C'était un amant scandaleusement doué. Et il en avait conscience.

— Essaie seulement, répliqua-t-il.

— Tiens donc ! Je croyais que tu avais horreur des femmes qui ont des attentes excessives à ton endroit.

Nous formions un couple depuis si peu de temps. À peine un mois. Et nous ne savions ni l'un ni l'autre comment gérer une relation comme celle que nous tentions de construire – une relation fondée sur l'acceptation de nos fêlures réciproques.

Il me caressa la lèvre du pouce.

— Je veux occuper toutes tes pensées. Afin qu'il n'y ait plus de place pour qui que ce soit d'autre.

Je pris une profonde inspiration. Son regard brûlant, son ton provocant, la chaleur de son corps si proche, son odeur enivrante me laissaient toute tremblante de désir. Il était ma drogue et je n'avais aucune intention de décrocher.

— Gideon, soufflai-je.

Un gémissement franchit ses lèvres avant que sa bouche ne recouvre la mienne. Le baiser dont il me gratifia me fit oublier l'heure... et parvint presque à détourner mon attention de la dépendance qui venait de m'être révélée.

J'enfouis les doigts dans ses cheveux, immisçai la langue entre ses lèvres pour caresser la sienne.

Il m'enveloppa de ses bras et murmura tout contre ma bouche :

— J'aurais aimé passer le week-end avec toi en Floride, dans les Keys – rien que toi et moi, entièrement nus.

— Hmm, ça me paraît sympathique.

Plus que sympathique, même. Si alléchante que fût la vision de Gideon en costume trois pièces, celle de son corps nu me faisait défaillir.

J'hésitais à lui avouer que je ne serais pas libre du week-end...

— Malheureusement, je vais être pris par mes affaires, reprit-il.

— Des affaires dont tu ne t'es pas occupé à cause de moi ?

Il quittait le bureau de bonne heure afin de passer du temps avec moi et cela devait lui en coûter. Les trois maris successifs de ma mère étaient tous des magnats de la finance et j'étais bien placée pour savoir que de longues journées de travail étaient le prix à payer lorsqu'on était ambitieux.

— Je verse de généreux salaires à mes employés pour être avec toi, rétorqua-t-il.

Belle esquivé. J'eus cependant le temps de voir une lueur irritée s'allumer dans son regard et jugeai plus sage de changer de sujet.

— Et je t'en remercie. À présent, je ferais bien d'aller préparer le café ou nous allons être en retard.

Gideon fit courir sa langue sur ma lèvre inférieure avant de me relâcher.

— J'aimerais décoller aux alentours de 20 heures, demain soir, lança-t-il en regagnant son bureau. Prévois des vêtements légers. La canicule a déjà frappé en Arizona.

— Quoi ? C'est en Arizona que tes affaires t'appellent ?

— Malheureusement, dit-il avant de disparaître.

Je demeurai un instant ahurie, puis décidai de reporter la discussion à plus tard, sachant que je ne serais bonne à rien tant que je n'aurais pas avalé ma dose de caféine. Je traversai le somptueux appartement en direction de la cuisine, le

cliquetis de mes talons tour à tour amplifié par le parquet ou étouffé par de luxueux tapis d'Aubusson.

Une fois dans la cuisine, je me dépêchai de préparer nos gobelets de voyage. Quand Gideon me rejoignit, sa veste sur le bras et son portable à la main, je venais juste de placer le sien sous le bec verseur de la cafetière.

— C'est peut-être une bonne chose que tu ailles en Arizona, finalement, déclarai-je en me tournant vers lui. Je compte avoir une sérieuse explication avec Cary ce week-end.

À l'évocation de mon colocataire, Gideon se rembrunit. Il glissa son portable dans la poche intérieure de sa veste qu'il posa sur le dossier d'une chaise.

— Tu viens avec moi, Eva.

Je laissai échapper un soupir tout en versant un nuage de crème dans ma tasse.

— Pour faire quoi ? Me vautrer nue toute la journée en attendant de s'envoyer en l'air entre deux rendez-vous ?

Soutenant mon regard, il s'empara de son gobelet et sirota une gorgée de café brûlant avec un calme délibéré.

— Tu tiens vraiment à ce qu'on se dispute ?

— Tu tiens vraiment à être pénible ? On en a déjà parlé, Gideon. Tu sais que je ne peux pas laisser Cary seul après ce qui s'est passé hier soir.

L'enchevêtrement de corps nus que j'avais découvert dans mon salon m'avait profondément choquée.

Je rangeai la crème dans le frigo, consciente d'être littéralement aimantée par Gideon, comme s'il m'attirait à lui par la seule force de

sa volonté. C'était ainsi depuis le premier jour. Gideon avait le pouvoir de me faire sentir physiquement ses exigences. Et il était extrêmement difficile d'y résister.

— Tu t'occupes de tes affaires, enchaînai-je, et moi, je m'occupe de mon meilleur ami. On aura tout le temps de s'occuper l'un de l'autre ensuite.

— Je ne serai pas de retour avant dimanche soir, Eva.

Mon estomac se serra à l'idée d'être séparée de lui aussi longtemps. La plupart des couples ne passent pas tout leur temps libre ensemble, mais nous ne formions pas un couple ordinaire. Nous souffrions tous deux de blocages et d'insécurités divers, et d'un besoin compulsif de l'autre qui exigeait un contact régulier si nous voulions que notre relation fonctionne. Je détestais être loin de lui et je passais rarement plus de deux heures sans penser à lui.

— Tu ne supportes pas plus que moi cette idée, déclara-t-il tranquillement en m'étudiant de son regard si pénétrant. On ne tiendra jamais aussi longtemps.

Je soufflai sur mon café avant de me risquer à en boire une gorgée. L'idée d'un week-end entier sans lui me mettait mal à l'aise. Pire, je ne supportais pas de l'imaginer passant autant de temps loin de moi. Des femmes moins fêlées et plus faciles à vivre que moi couraient les rues ; il n'aurait que l'embarras du choix.

— Nous savons aussi bien l'un que l'autre que ce n'est pas précisément sain, Gideon, parvins-je malgré tout à objecter.

— Qui a dit cela ? Personne d'autre que nous ne sait ce que nous ressentons.

Soit. Je lui concédai un point.

— Il faut aller bosser, déclarai-je.

Nous étions dans une impasse, et je savais que, pour l'instant, la meilleure solution était de remettre à plus tard cette conversation.

Appuyé contre le comptoir de la cuisine, Gideon croisa les jambes, l'air buté.

— Il faut surtout et avant tout que tu m'accompagnes en Arizona, Eva.

— Gideon, répliquai-je, incapable de résister à l'envie de taper du pied, je ne peux pas renoncer à ma vie pour toi. Si je me transforme en potiche, tu te lasserás très vite de moi. Et je ne me supporterai pas non plus. Consacrer deux jours à régler nos problèmes annexes ne nous tuera pas, même si ça ne nous plaît pas.

— Tu es bien trop compliquée pour qu'on puisse faire de toi une potiche, assura-t-il.

— Et côté complications tu en connais un rayon.

Gideon se redressa, et sa troublante sensualité laissa instantanément place à une extrême gravité. Il était si versatile... autant que moi, en fait.

— Ton nom est régulièrement apparu dans la presse ces derniers temps, Eva. Ta présence à New York n'est un secret pour personne. Je ne peux pas te laisser seule ici. Emmène Cary s'il le faut. Tu pourras en découdre avec lui pendant que tu attendras qu'on s'envoie en l'air entre deux rendez-vous.

Alors même qu'il tentait de détendre l'atmosphère, je compris quelle était la véritable raison de son refus d'être séparé de moi : *Nathan*. Gideon semblait craindre que mon ex-demi-frère, vivant cauchemar issu de mon passé, ne réapparaisse dans ma vie. À raison, devais-je admettre non sans effroi. L'anonymat qui

m'avait protégée des années durant avait volé en éclats à l'instant où les médias avaient rendu notre relation publique.

Nous n'avions vraiment pas le temps de discuter de cela, mais je savais que Gideon refuserait de transiger. Il était homme à revendiquer haut et fort ce qui lui appartenait et se débarrassait impitoyablement de ses adversaires. Il ne tolérerait jamais qu'on me fasse du mal. J'étais son refuge, ce qui faisait de moi un être rare et précieux à ses yeux.

Il consulta sa montre.

— Il est temps d'y aller, mon ange.

Il attrapa sa veste, puis me fit signe de le précéder dans le salon où je récupérai mes affaires. Quelques instants plus tard, nous nous glissions sur la banquette arrière de son SUV Bentley noir.

— Bonjour, Angus, lançai-je au chauffeur.

— Bonjour, mademoiselle Tramell, répondit-il en effleurant du bout des doigts la visière de sa casquette, le sourire aux lèvres.

J'appréciais cet homme pour un tas de raisons, qu'il soit le chauffeur de Gideon depuis l'enfance et lui porte une réelle affection n'étant pas la moindre.

Alors qu'Angus s'insérait habilement dans le flot de la circulation, je jetai un coup d'œil à ma montre. À moins que nous ne nous retrouvions coincés dans les embouteillages, je devrais arriver à l'heure au bureau.

Après le silence tendu de l'appartement, le vacarme de Manhattan me réveilla aussi efficacement qu'une dose de caféine pure.

Je m'emparai de la main de Gideon et la pressai doucement.

— Tu te sentirais mieux si Cary et moi quittons New York pour le week-end ? On pourrait s'offrir un aller-retour à Las Vegas, par exemple.

— Je représente une menace pour Cary ? demanda-t-il en étrécissant les yeux. C'est pour cela que tu n'envisages pas de m'accompagner en Arizona ?

— Quoi ? Non. Je ne pense pas. C'est juste que, parfois, cela me prend toute la nuit pour l'inciter à se confier, expliquai-je en me tournant de côté sur la banquette pour lui faire face.

— Tu ne penses pas ? répéta-t-il, ne s'attachant qu'à la première partie de ma réponse.

— Il a peut-être l'impression de ne pas pouvoir me parler parce que je suis tout le temps avec toi, précisai-je en refermant les mains sur mon gobelet de café alors que nous franchissions un ralentisseur. Il va falloir que tu surmontes ta jalousie vis-à-vis de Cary, Gideon. Quand je dis qu'il est comme un frère pour moi, je ne plaisante pas. Tu n'es pas obligé de l'aimer, mais il faut que tu comprennes qu'il fait partie de ma vie. De manière permanente.

— Tu lui as dit la même chose à mon sujet ?

— Je n'en ai pas eu besoin. Il le sait. J'essaie de trouver un compromis, là...

— Je ne fais jamais de compromis.

Je lui adressai un regard incrédule.

— En affaires, peut-être, mais il s'agit d'une relation, Gideon. Dans une relation, il faut donner si on veut...

Il m'interrompit en grommelant :

— Mon jet privé, mon hôtel, et si tu quittes l'hôtel, des gardes du corps t'accompagneront.

Cette soudaine capitulation me laissa muette de stupéfaction. Suffisamment longtemps pour

que Gideon hausse les sourcils, l'air de dire : *C'est à prendre ou à laisser.*

— Tu ne crois pas que c'est un peu exagéré ? risquai-je. Cary sera avec moi.

— Tu m'excuseras, mais après ce que j'ai vu hier soir, je ne lui fais pas confiance pour garantir ta sécurité.

Il porta son gobelet à ses lèvres, signifiant par là que la conversation était terminée. Il m'avait fait part de ses conditions et elles n'étaient pas négociables.

J'aurais peut-être protesté si je n'avais pas compris qu'il ne songeait qu'à me protéger. J'avais quelques squelettes dans le placard, et le fait de sortir avec Gideon m'avait placée sous un éclairage médiatique qui risquait d'amener un jour Nathan Barker à ma porte.

À cela s'ajoutait le fait que Gideon avait un besoin maladif de tout contrôler. C'était ainsi, je devais m'en accommoder.

— D'accord, acquiesçai-je. Comment s'appelle ton hôtel ?

— J'en ai plusieurs. Tu choisiras celui qui te plaît, répondit-il en tournant les yeux vers la vitre. Scott t'enverra la liste par mail. Quand ton choix sera fait, tu le lui diras et il s'occupera de la réservation. Nous voyagerons ensemble à l'aller et au retour.

Alors que j'appuyais l'épaule contre la banquette pour boire une gorgée de café, je remarquai la façon dont il avait serré le poing sur sa cuisse. Son visage, qui se reflétait sur la vitre teintée de la Bentley, était impassible, mais je percevais sa contrariété.

— Merci, murmurai-je.

— Ne me remercie pas. Ça ne me plaît pas, Eva, répliqua-t-il, et un petit muscle tressaillit sur sa joue. Ton colocataire a pété les plombs et je ne te verrai pas du week-end.

Je ne supportais pas de le voir malheureux. Je lui pris son café, le calai avec le mien dans le porte-gobelet, puis je grimpai à califourchon sur ses genoux et nouai les bras autour de son cou.

— J’apprécie l’effort que tu viens de faire, Gideon. Cela signifie beaucoup pour moi.

Il riva son beau regard ombrageux sur le mien.

— J’ai su que tu allais me rendre dingue à la seconde où je t’ai vue.

Je souris en me remémorant notre première rencontre.

— Les quatre fers en l’air dans le hall du Crossfire Building ?

— Avant ça. Dehors.

— Où ça, dehors ? demandai-je en fronçant les sourcils.

— Sur le trottoir.

Gideon referma les mains sur mes hanches en un geste possessif que j’adorais.

— Je me rendais à une réunion, continua-t-il. À une minute près, je t’aurais ratée. Je venais de monter en voiture quand tu as tourné à l’angle de la rue.

Je me souvenais que son SUV était garé devant le Crossfire ce jour-là. Impressionnée par l’immense building, je ne l’avais pas remarqué en arrivant ; en revanche, je m’étais arrêtée devant en sortant.

— Je t’ai immédiatement repérée, avoua-t-il d’un ton bourru. Je ne pouvais pas te quitter des

yeux. Je t'ai désirée instantanément. Follement. Presque violemment.

Comment avais-je pu ignorer que notre première rencontre allait bien au-delà de ce qu'elle semblait être ? J'étais persuadée que nous nous étions croisés par hasard. Mais si Gideon avait quitté le Crossfire, cela signifiait qu'il était revenu sur ses pas. Pour moi.

— Tu t'es arrêtée juste à côté de ma voiture, poursuivit-il, tu as renversé la tête pour contempler l'immeuble, et je t'ai imaginée à genoux devant moi, levant sur moi ce même regard.

Sa voix avait pris une inflexion si rauque que je ne pus m'empêcher de me tortiller sur ses genoux.

— Quel regard ? soufflai-je.

— Un regard émerveillé. À la fois admiratif et... légèrement intimidé, répondit-il en plaquant les mains sur mes fesses pour m'inciter à me rapprocher de lui. Je n'ai pas pu résister ; je t'ai suivie à l'intérieur. Et tu étais comme j'avais rêvé de te voir, quasiment agenouillée devant moi. À cet instant précis, une demi-douzaine de fantasmes dans lesquels tu étais nue m'ont traversé l'esprit.

Je me souvenais d'avoir réagi de manière identique à son sujet.

— Quand je t'ai vu, avouai-je à mon tour, j'ai tout de suite pensé sexe. Sexe torride.

— Je m'en suis aperçu, dit-il en laissant courir ses mains de chaque côté de ma colonne vertébrale. Et j'ai compris que tu me voyais *moi*. Que tu voyais ce que je suis... ce qui est en moi. Tu m'as percé à jour instantanément.

Oui, et j'en étais tombée à la renverse – littéralement. Je l'avais regardé au fond des yeux et

j'avais deviné à quel point il refrénait ses instincts. Quels démons l'habitaient. J'avais tout perçu : sa force, son désir, sa maîtrise de soi, ses exigences. Tout au fond de moi, j'avais senti qu'il me dominerait.

Découvrir qu'il avait été aussi bouleversé que moi me libérait d'un poids immense.

Gideon glissa les paumes sur mes omoplates, puis m'attira vers lui jusqu'à ce que nos fronts se touchent.

— Personne n'a jamais lu en moi avant toi, Eva. Tu es la seule.

Ma gorge se serra douloureusement. À bien des égards, Gideon était un être dur, et cependant il était capable de se montrer infiniment tendre avec moi. Cette tendresse avait quelque chose de presque enfantin qui me ravissait parce qu'elle était si pure, si spontanée. Ceux qui ne prenaient pas la peine de voir au-delà de son aspect physique et de son monstrueux compte en banque ne méritaient vraiment pas de le connaître.

— Pour les fantômes, je ne m'en serais pas doutée, murmurai-je. Tu étais tellement... froid.

— Froid ? répéta-t-il, moqueur. Je brûlais de désir. Et je ne m'en suis toujours pas remis.

— Merci, soufflai-je.

— Je suis complètement dépendant de toi, déclara-t-il d'une voix enrouée. Tu imagines ? J'en suis à ne pas supporter l'idée de me passer de toi deux jours.

J'encadrai son visage de mes mains et l'embrassai.

— Je t'aime aussi, chuchotai-je. Et je ne supporte pas non plus l'idée d'être séparée de toi.

Il répondit à mon baiser avec une ardeur dévorante, et néanmoins la façon dont il m'étreignait était empreinte de douceur. Comme s'il craignait de me casser. Quand il s'écarta, nous étions aussi haletants l'un que l'autre.

— Et pourtant je ne suis même pas ton genre, le taquinai-je, histoire de détendre l'atmosphère.

Il était en effet de notoriété publique que Gideon avait un faible pour les brunes.

La voiture ralentit, puis s'arrêta. Angus en descendit, laissant le moteur et l'air conditionné en marche. Je regardai par la vitre : nous étions garés devant le Crossfire.

— À propos de genre, fit Gideon en appuyant la tête contre le dossier de la banquette, figure-toi que Corinne a été très surprise en te voyant. Tu n'étais pas du tout comme elle s'y attendait.

L'entendre mentionner son ex-fiancée me fit serrer les dents. J'avais beau savoir que leur relation n'avait été fondée, en ce qui le concernait, que sur l'amitié, cela n'empêcha pas les griffes de la jalousie de se planter en moi.

— Parce que je suis blonde ?

— Parce que... tu ne lui ressembles pas.

J'en eus le souffle coupé. Je n'avais pas réalisé que c'était à cause de Corinne Giroux que Gideon avait la réputation de préférer les brunes. Magdalene Perez – l'une des amies de Gideon qui regrettait de n'être pas plus que cela – m'avait avoué garder les cheveux longs pour ressembler à Corinne, mais je n'avais pas saisi les implications de cet aveu. Mon Dieu... si c'était vrai, cela signifiait que Corinne exerçait un énorme – et intolérable – ascendant sur Gideon.

Mon cœur se mit à battre plus vite et mon estomac se souleva. C'était irrationnel, je le

savais, mais je haïssais cette femme. Viscéralement. Qu'elle ait pu un jour jouir des attentions de Gideon m'était insupportable. En fait, je haïssais toutes les femmes qui avaient connu ses caresses... son désir... son corps sublime.

J'amorçai un mouvement de recul.

— Eva, dit-il en plaquant les mains sur mes cuisses pour me retenir, je ne sais pas si elle a raison d'être surprise.

Je baissai les yeux et la vision de la bague qu'il portait à l'annulaire de la main droite – la bague que je lui avais offerte et qui signifiait qu'il n'appartenait qu'à moi – m'apaisa un peu. De même que son expression perplexe quand je croisai son regard.

— Vraiment ? répliquai-je.

— Si j'ai cherché à retrouver Corinne chez les femmes avec qui je suis sorti après elle, c'était inconscient. Je n'avais pas le sentiment de chercher quoi que ce soit jusqu'à ce que je te rencontre.

Soulagée, je lissai les revers de sa veste. Quand bien même l'eût-il inconsciemment cherchée à travers d'autres femmes, j'étais tout le contraire de Corinne, tant sur le plan de l'apparence que sur celui de la personnalité. J'étais unique aux yeux de Gideon. Une femme différente des autres à tous points de vue.

Si seulement cette certitude avait suffi à venir à bout de ma jalousie !

— C'était peut-être un modèle plus qu'une préférence, hasardai-je en lissant du bout de l'index le pli qui s'était creusé entre ses sourcils. Tu devrais demander ce qu'il en pense au Dr Petersen, ce soir. J'aimerais avoir davantage de réponses après toutes ces années de thérapie,

mais ce n'est pas le cas. Il y a beaucoup de choses inexplicables entre nous, non ? Par exemple, je ne comprends toujours pas ce que tu vois en moi.

— C'est ce que tu vois en moi, mon ange, répondit-il posément, et son expression s'adoucit. Que tu puisses savoir ce qu'il y a en moi sans cesser de me désirer autant que je te désire. Chaque soir, je me couche avec la crainte de ne pas te trouver à côté de moi à mon réveil. Que tu ne prennes peur... que je fasse encore un de ces maudits cauchemars et que...

— Non, Gideon.

Ses paroles me brisaient le cœur. Me bouleversaient.

— Je ne te dis pas ce que je ressens pour toi comme tu le fais, mais je suis à toi. Tu le sais.

— Oui, je sais que tu m'aimes, Gideon.

Follement. Excessivement. Obsessionnellement. Autant que je l'aimais.

— Tu es ma drogue, Eva.

Il attira mon visage à lui pour me gratifier du plus doux des baisers.

— Je pourrais tuer pour toi, murmura-t-il. Renoncer à tout ce que je possède pour toi... Mais jamais je ne renoncerai à *toi*. Deux jours sans toi, c'est un déchirement. Ne me demande pas davantage parce que je ne pourrai pas te l'accorder.

Je ne prenais pas ses paroles à la légère. Sa fortune le protégeait, lui redonnait le pouvoir et le contrôle sur sa vie qui lui avaient été ôtés à un moment de son existence. Il avait été victime de brutalités physiques, tout comme moi. Qu'il soit prêt à perdre cette paix de l'esprit uniquement pour me garder auprès de lui en disait bien plus long que tous les *je t'aime*.

— Je n'ai pas besoin de plus de deux jours, Gideon. Et je ferai en sorte que tu ne le regrettes pas.

Une étincelle de désir flamba dans son regard.

— Aurais-tu l'intention de m'amadouer avec des gratifications sexuelles, mon ange ?

— Absolument, avouai-je sans honte. Des quantités. Après tout, cette tactique semble donner d'excellents résultats avec toi.

Il sourit, mais son regard se fit si acéré que mon souffle s'accéléra. Ce regard me rappelait – comme si j'avais pu l'oublier – que Gideon n'était pas homme à se laisser amadouer.

— Ah, Eva... ronronna-t-il en se laissant aller contre le siège avec la désinvolture du prédateur qui vient d'attirer sa proie dans sa tanière.

Un délicieux frisson me parcourut. Quand il s'agissait de Gideon, j'étais plus que disposée à me laisser dévorer toute crue.

2

Lorsque l'ascenseur s'immobilisa au vingtième étage, là où se trouvaient les locaux de l'agence publicitaire Waters, Field & Leaman pour laquelle je travaillais, Gideon me murmura à l'oreille :

— Pense à moi toute la journée.

Je lui pressai discrètement la main.

— Toujours, soufflai-je avant de sortir de la cabine bondée et de le laisser poursuivre son trajet jusqu'au dernier étage.

Megumi, la réceptionniste, déclencha l'ouverture de la porte et m'accueillit avec un grand sourire. C'était une Asiatique de mon âge, avec un casque de cheveux noirs et lisses, et des traits d'une extrême finesse.

— Salut, dis-je en m'arrêtant devant le comptoir. Tu as des projets pour le déjeuner ?

— J'en ai maintenant que tu me poses la question.

— Super.

J'avais beau adorer Cary, mon colocataire, et aimer sa compagnie, j'avais aussi besoin de sortir avec des copines. Cary s'était déjà tissé tout un réseau de relations et d'amis dans notre ville d'adoption, alors que je m'étais laissé happer par

ma relation avec Gideon quasiment dès le début. Je préférais passer tout mon temps libre avec lui, mais je savais que ce n'était pas sain. Les femmes avaient tendance à se montrer plus franches quand le besoin s'en faisait sentir, je devais donc cultiver ce genre d'amitié.

Je gagnai mon box et sortis mon smartphone pour en bloquer la sonnerie. Cary m'avait envoyé un SMS.

Pardon, baby girl.

— Cary Taylor, soupirai-je, je t'aime... même quand tu me mets hors de moi.

Et il m'avait carrément fait sortir de mes gonds. Personne n'apprécie de tomber sur une partouze en rentrant chez soi. Et j'avais d'autant moins apprécié que je venais de me disputer avec Gideon.

Bloque ton WE pour moi si tu peux, répondis-je à Cary.

J'imaginai sa tête en découvrant mon message. Sa réponse ne tarda pas.

Aïe ! Je sens que je vais avoir droit à un méchant savon.

— Assez méchant, ouais, marmonnai-je.

Je ressentais surtout le besoin de passer un bon moment avec Cary. Nous vivions depuis peu à Manhattan. Tout était nouveau pour nous : ville, appart, job, expériences, amants. Loin de notre environnement familial, et vu le fardeau de nos passés respectifs, nous avions des problèmes d'adaptation. En général, nous nous épaulions mutuellement pour garder notre équilibre, mais ces dernières semaines, nous n'en avions pas trouvé le temps.

Je tapai à toute allure :

Partant pour WE à Vegas ? Rien que nous deux ?

Tu m'étonnes !

Le savon sera pour plus tard.

J'éteignis mon portable et le rangeai dans mon sac. Mon regard s'arrêta sur les deux pêle-mêle posés à côté de mon ordinateur – l'un contenait diverses photos de mes parents et une de Cary, l'autre, des photos de Gideon et de moi. Gideon l'avait composé lui-même et me l'avait offert pour que j'aie un souvenir de lui sur mon bureau, de même que lui en avait un de moi sur le sien. Comme si j'avais besoin de cela pour penser à lui...

L'une des photos avait été prise sur le yacht de mon beau-père, Richard Stanton, alors que ma mère (boucles blondes, sourire éblouissant) et lui passaient des vacances sur la Côte d'Azur. Bel homme distingué, Richard était beaucoup plus âgé qu'elle, mais leur couple n'en demeurait pas moins saisissant. Avec son regard vert pétillant et son sourire espiègle, Cary, quant à lui, était fabuleusement photogénique. Son visage apparaissait de plus en plus souvent dans les magazines et figurerait bientôt sur tous les abribus et les panneaux publicitaires de la ville, car il venait de signer un contrat avec les vêtements Grey Isles.

Je jetai un coup d'œil de l'autre côté de la paroi de verre, où se trouvait le bureau de Mark Garrity, mon patron, et aperçus sa veste sur le dossier de son fauteuil.

Sans surprise, je le découvris dans la salle de repos, fronçant les sourcils au-dessus d'un gobelet de café – breuvage auquel nous étions l'un et l'autre complètement accros.

— Je croyais que tu la maîtrisais à la perfection, dis-je en désignant la machine à expresso qui lui avait posé quelques problèmes.

— C'est le cas, confirma-t-il avec un charmant sourire en coin. Grâce à toi. Tiens, goûte-moi ça, ajouta-t-il en attrapant un second gobelet de café fumant.

Je l'acceptai avec reconnaissance, notant au passage qu'il avait eu la gentillesse d'y ajouter de la crème, comme je l'aimais. J'en pris une gorgée avec précaution et manquai de m'étrangler.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? m'écriai-je.

— Un café aromatisé à la myrtille.

Cette fois, ce fut mon tour de froncer les sourcils.

— Qui aurait l'idée de boire un truc aussi infect ?

— Eh bien, figure-toi que c'est à nous de le découvrir, ma belle. Après quoi nous devons trouver le moyen de le vendre.

Il leva son gobelet comme pour porter un toast.

— À notre nouveau client !

Je fis la grimace, carrai les épaules et goûtai bravement une deuxième gorgée.

Deux heures plus tard, le goût doucereux de la myrtille artificielle me collait encore au palais. C'était l'heure de ma pause, et j'en profitai pour lancer une recherche Internet sur le Dr Terrence Lucas, un homme qui n'était visiblement pas dans les petits papiers de Gideon à en juger par leur échange acide au gala de bienfaisance de la veille. J'avais à peine eu le temps de taper son nom que le téléphone sonna.

— Bureau de Mark Garrity, répondis-je, Eva Tramell à l'appareil.

— Tu es sérieuse pour Vegas ? demanda Cary sans préambule.

— Absolument.

Il y eut un silence, puis :

— Et tu vas m'annoncer que tu emménages avec ton copain milliardaire et que je dois déga-ger, c'est ça ?

— Quoi ? Non ! Tu es dingue ?

Je fermai les yeux. Je savais combien Cary était angoissé, mais je pensais que notre amitié était trop profonde pour laisser place à ce genre d'inquiétudes.

— Tu es coincé avec moi à vie, je te rappelle, ajoutai-je.

— Et tu as décidé de passer le week-end à Vegas avec moi sur un coup de tête ?

— En gros, oui. Je me suis dit que ça ne nous ferait pas de mal de siroter des mojitos au bord d'une piscine et d'utiliser le room service pendant deux jours.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir m'offrir un tel luxe.

— Ne t'inquiète pas, c'est Gideon qui paye. On va là-bas avec son jet privé et l'hôtel lui appartient. Seules nos dépenses personnelles seront à nos frais.

Un demi-mensonge, car j'avais l'intention de tout régler, l'avion excepté. Mais Cary n'avait pas besoin de le savoir.

— Et il ne vient pas avec nous ?

Je m'adossai à mon fauteuil et regardai l'une des photos de Gideon. Il me manquait déjà et nous n'étions séparés que depuis deux heures.

— Ses affaires l'appellent en Arizona. Il fera l'aller-retour avec nous, mais à Vegas, ce ne sera que toi et moi. Je crois qu'on en a besoin.

— Un changement de décor le temps d'un week-end avec ma meilleure amie ne me ferait pas de mal, admit-il.

— Bon, alors, c'est réglé. Gideon veut décoller demain soir à 20 heures.

— Je fonce faire ma valise. Tu veux que je prépare ton sac ?

— Ce serait génial !

D'autant que Cary était un pro du style, et mon conseiller vestimentaire attitré.

— Eva ?

— Oui ?

Il soupira.

— Merci de me supporter. Je suis un gros nul.

— Boucle-la, Cary.

Après avoir raccroché, je fixai le téléphone un long moment. Que Cary soit si malheureux alors que tout allait bien dans sa vie me rendait malade. Hélas, en véritable expert de l'autodestruction, il était convaincu qu'il ne méritait pas d'être heureux !

Je reportai mon attention sur mon écran et appuyai sur la touche retour. Quelques articles concernant le Dr Terry Lucas avaient été publiés sur le Web et les photos qui en accompagnaient certains me confirmèrent qu'il s'agissait bien de l'homme que j'avais vu la veille au Waldorf Astoria.

Pédiatre. Quarante-cinq ans. Marié depuis vingt ans.

Je lançai une nouvelle recherche pour *Dr Terrence Lucas et son épouse*, redoutant de voir apparaître la photo d'une femme à la longue chevelure brune et à la peau dorée. Je ne pus retenir un soupir de soulagement quand je découvris que Mme Lucas était une rousse aux cheveux courts et au teint pâle.

Cette découverte me laissait cependant perplexe, car j'étais persuadée que l'animosité entre Gideon et le Dr Lucas était liée à une femme.

Cela dit, Gideon et moi ne savions que très peu de chose l'un de l'autre. Nous connaissions nos secrets honteux – du moins Gideon connaissait-il le mien, et j'avais quant à moi partiellement deviné le sien à partir d'indices assez évidents. Il avait rencontré la moitié de ma famille et j'avais rencontré la sienne au grand complet. Mais nous n'étions pas ensemble depuis assez longtemps pour avoir eu le temps de creuser certains sujets. À vrai dire, nous n'étions pas aussi bavards ou curieux que nous aurions dû l'être, comme si nous redoutions d'ajouter de nouveaux problèmes à une relation déjà compliquée.

Nous étions ensemble parce que nous étions accros l'un à l'autre. Rien ne me grisait davantage que ces moments de bonheur parfait que nous traversions, et je savais que Gideon ressentait la même chose. Nous étions prêts à endurer mille morts pour vivre ces instants-là, mais ils étaient si fragiles que seuls notre entêtement, notre détermination et notre amour nous incitaient à continuer à nous battre pour eux.

« Ça suffit », m'ordonnai-je.

J'ouvris ma boîte mail et tombai sur l'alerte quotidienne de Google pour *Gideon Cross*. Les liens du jour renvoyaient pour la plupart à des photos de Gideon et de moi prises au dîner du Waldorf.

En parcourant les photos où j'apparaissais en robe de cocktail Vera Wang, je ne pus m'empêcher de penser à ma mère. Pas tant à cause de la ressemblance physique – qui était frappante – que du milliardaire qui m'exhibait à son bras.

Monica Tramell Barker Mitchell Stanton était un modèle d'épouse décorative. Elle savait très précisément ce qu'on attendait d'elle et jouait son rôle à la perfection. Bien qu'elle ait divorcé deux fois – à son initiative –, ses ex-maris avaient profondément regretté son départ. Je n'en estimais pas moins ma mère, parce que c'était un être généreux qui ne tenait rien pour acquis, mais j'avais dû me battre bec et ongles pour conquérir mon indépendance. Et le droit de dire non était mon bien le plus précieux.

Je refermai ma boîte mail et repris mes recherches sur les cafés aromatisés. Je coordonnai ensuite les rendez-vous de Mark avec l'équipe de stratèges, puis travaillai un moment sur une nouvelle campagne commandée par un restaurant végétarien. Midi approchant, je commençai à avoir l'estomac dans les talons quand mon téléphone sonna. Je décrochai et prononçai la formule d'accueil rituelle.

— Eva ? s'enquit une voix féminine teintée d'un subtil accent hispanique. C'est Magdalene. Vous avez une minute ?

Je me redressai sur mon siège, tous les sens en alerte. Magdalene et moi avions partagé un instant de complicité lors de la réapparition aussi indésirable qu'inattendue de Corinne dans la vie de Gideon, mais je n'avais pas oublié la méchanceté dont elle avait fait preuve à mon égard lors de notre première rencontre.

— À peine, répondis-je. Que se passe-t-il ?

Elle soupira, puis débita à toute allure :

— J'étais assise à la table près de celle de Corinne, hier soir. J'ai entendu une partie de la conversation entre Gideon et elle.

Je me raidis. Magdalene avait le don d'exploiter mes doutes et mes incertitudes au sujet de Gideon.

— Me déranger au travail pour me raconter des ragots, c'est vraiment très bas, Magdalene, répliquai-je d'un ton glacial. Je ne crois p...

— Il ne vous ignorait pas, Eva.

Cette révélation inattendue me laissa bouche bée et elle profita de mon silence pour enchaîner :

— Il la manipulait, Eva. Elle lui suggérait des endroits à vous faire visiter sous prétexte que vous veniez d'arriver à New York, et lui rappelait dans la foulée tous ceux qu'ils avaient visités à l'époque où ils étaient ensemble.

— Une balade nostalgique dans le passé, marmonnai-je, heureuse de ne pas avoir été témoin de cette conversation entre Gideon et son ex.

— Exactement. Je sais que vous êtes partie parce que vous trouviez qu'il vous ignorait et je voulais que vous sachiez que ce n'était pas le cas, qu'il s'efforçait d'empêcher Corinne de vous déstabiliser.

— Je peux connaître la raison de cette soudaine sollicitude ?

— Il ne s'agit pas de sollicitude. C'est juste que je vous dois bien cela vu la façon dont je me suis conduite avec vous lors de notre première rencontre.

Je réfléchis un instant. Certes, elle m'était redevable pour m'avoir traquée jusque dans les toilettes et balancé des propos venimeux dictés par la jalousie. Mais je doutais que ce fût là sa seule motivation. Peut-être trouvait-elle simplement que, comparée à Corinne, j'étais un moindre mal.

— Eh bien, je vous remercie, dis-je du bout des lèvres.

Je devais cependant reconnaître que je me sentais mieux. Comme si je me retrouvais soudain délivrée d'un fardeau que j'ignorais porter.

— Autre chose, reprit Magdalene. Il vous a couru après quand vous êtes partie.

Ma main se crispa sur le combiné. Gideon passait son temps à me courir après... parce que je ne cessais de m'enfuir. J'étais si fragile que j'avais appris à me protéger à tout prix. Dès que quelque chose menaçait mon équilibre, je m'en débarrassais.

— D'autres femmes ont essayé cette stratégie avec lui, Eva. Parce qu'elles voulaient attirer son attention ou obtenir de lui une preuve d'amour... Elles prenaient la fuite dans l'espoir qu'il leur courrait après. Et vous savez ce qu'il faisait ?

— Rien, murmurai-je, connaissant mon homme.

Un homme qui ne sortait jamais avec ses partenaires sexuelles, et ne couchait jamais avec les femmes avec qui il sortait.

Corinne et moi étions les seules exceptions à la règle – raison pour laquelle j'étais si jalouse d'elle.

— Il veillait seulement à ce qu'Angus les raccompagne, confirma-t-elle, et j'en déduisis qu'elle avait sans doute testé personnellement cette stratégie. Après votre départ, il n'était plus lui-même. Il avait l'air complètement... ailleurs.

Parce qu'il avait eu peur.

Je fermai les yeux et m'appliquai mentalement une vigoureuse gifle.

Gideon m'avait dit plus d'une fois qu'il était terrifié quand je prenais la fuite parce qu'il ne supportait pas l'idée de me perdre.

— Nous nous sommes déjà rencontrés, dis-je. Vous avez bien transmis le message dont je vous avais chargé la dernière fois ?

Je sentis les doigts de Gideon se raidir dans mon dos.

— Il me l'a transmis, confirma-t-il.

— Merci, Raúl, dis-je avec un grand sourire.

Ce dernier rejoignit Angus dans la Bentley tandis que Gideon m'escortait jusqu'à la Mercedes et m'ouvrait la portière passager. Un petit frisson d'excitation me parcourut quand il s'installa au volant et régla le siège pour l'adapter à ses longues jambes. Il mit le moteur en marche et s'inséra avec aisance dans le flot de voitures qui encombraient les rues new-yorkaises.

— J'adore te regarder conduire, lui avouai-je, notant au passage que sa main se crispait sur le volant. Ça m'excite.

— J'en étais sûr, dit-il en me jetant un regard oblique. Tu es une fétichiste des moyens de transport.

— Je suis surtout une fétichiste de Gideon, répliquai-je. Ça fait des semaines... ajoutai-je en baissant la voix.

— Et j'en ai détesté chaque seconde. C'est une vraie torture, Eva. Je ne peux pas me concentrer. Je ne peux pas dormir. Je m'énerve à la moindre contrariété. C'est l'enfer, sans toi.

Je ne souhaitais certes pas qu'il souffre, mais je mentirais en affirmant qu'apprendre que je lui manquais autant qu'il me manquait ne me soulagé pas un peu.

— Pourquoi nous fais-tu subir ça ?

— Une occasion s'est présentée et je l'ai saisie, répondit-il d'un ton ferme. Notre séparation est

le prix à payer. C'est provisoire. Il faut que tu sois patiente.

Je secouai la tête.

— Non, Gideon. Je ne peux pas. Plus maintenant.

— Tu ne peux pas me quitter. Je t'en empêcherai.

— Tu ne vois pas que c'est déjà fait ? Je vis ma vie et tu n'en fais plus partie.

— Je suis dans ta vie de toutes les façons qui s'offrent à moi en ce moment.

— En me faisant suivre par Angus ? Ce n'est pas ça un couple.

— Eva, soupira-t-il, je te jure que de deux maux mon silence est le moindre. Que je te donne ou non des explications, tu me fuirais, mais t'en donner reviendrait à choisir la voie la plus dangereuse. Tu crois que tu veux savoir, mais si je parlais, tu le regretterais. Il faut que tu me croies quand je te dis qu'il y a des aspects de moi que tu n'as pas envie de connaître.

— J'ai besoin que tu me donnes quelque chose, m'entêtai-je en posant la main sur sa cuisse. Pour l'instant, je n'ai rien. Je suis vide.

Sa main recouvrit la mienne.

— Tu me fais confiance, Eva. En dépit de ce que tu as vu, de tes doutes et de tes craintes, tu as choisi de te fier à ce que tu as deviné tout au fond de toi. C'est énorme. Pour toi et moi. Pour nous.

— Il n'y a pas de nous.

— Ne dis pas cela.

— Tu me demandais une confiance aveugle et tu l'as obtenue, mais je ne peux rien te donner de plus. Tu m'as révélé si peu de toi. Je le sup-